Document generated on 04/27/2024 10:37 p.m.

24 images

Glandeur nature
Les apprentis de Pierre Salvadori

Thierry Horguelin

Number 82, Summer 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23482ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Horguelin, T. (1996). Review of [Glandeur nature / *Les apprentis* de Pierre Salvadori]. *24 images*, (82), 45–45.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Glandeur nature

par Thierry Horguelin

Ce n'est pas tout de réaliser un premier film, il faut encore en faire un deuxième. L'auteur d'une première œuvre a pour lui l'innocence du débutant, la curiosité du public, la bienveillance du critique. C'est au deuxième que les difficultés commencent: il faut se renouveler en restant fidèle à soi-même, tout en sachant qu'on vous attend au tournant. Ces considérations ont si souvent servi à excuser des réticences ou à atténuer un éreintement qu'il y a un véritable plaisir à ajouter que ***Les apprentis*** confirme les espoirs mis dans l'auteur de ***Cible émouvante***.

Fred (Guillaume Depardieu) et Antoine (François Cluzet). Un regard juste et rafraîchissant.

Le thème de l'apprenti incompétent, celui de la complicité masculine traité avec juste ce qu'il faut d'ambiguïté couraient déjà dans ***Cible émouvante***. Ils reparaissent ici sous un éclairage différent. À la comédie policière cultivant l'humour noir britannique (sur le principe «les cadavres pleuvent comme des mouches autour de nos héros impassibles») succède la chronique douce-amère où des situations absurdes sont filmées avec réalisme dans un cadre quotidien. Scène après scène, ***Les apprentis*** compose un réjouissant tableau de l'inaptitude sociale, professionnelle et amoureuse. Fred et Antoine sont deux zéros de notre temps, l'un de l'espèce insouciante et l'autre de l'espèce industrieuse. Le premier élève la paresse au rang des beaux-arts en vivant de petites combines. Hypocondriaque et bientôt quadragénaire, le second vivote de piges dérisoires en rêvant d'une grande carrière d'auteur dramatique. Les hasards de la cohabitation amènent le jeune glandeur et l'artiste manqué, cigale et fourmi de la dèche, à partager la galère des petits boulots, des déboires locatifs, des plans foireux et des expédients maladroits.

Le duo complémentaire du blond dégingandé et du brun nerveux est un ressort comique éprouvé, mais Salvadori trouve d'entrée de jeu un ton, une écriture, un humour incongrus. La confiance faite aux comédiens (Guillaume Depardieu et François Cluzet sont excellents et en parfaite osmose), l'intelligence des relations entre les personnages, la constante acuité du dialogue (avec suffisamment d'astuce pour faire passer ce que le procédé de la réplique-qui-fait-mouche pourrait avoir de systématique), la sûreté dans la légèreté et le passage insensible de la fantaisie au drame, lorsqu'Antoine entame une descente vers la dépression, voilà les qualités du film. Le récit piétine un peu par endroits et le final, comme celui de ***Cible émouvante***, manque de fermeté. Mais le regard reste juste, et rafraîchissant. Il faudrait, pour louer chez Salvadori le sens de l'ellipse et du décalage, décrire laborieusement le générique du film, le dialogue de deux paires de pieds en bord-cadre, la course à quatre pattes des deux complices dans un immeuble de verre et l'explosion d'une vitrine lorsque Fred perd ses illusions romantiques, c'est-à-dire gâcher la surprise du spectateur. Contentons-nous de dire que le cinéaste prend appui sur le comique de gag, de situation et de caractère pour dresser un état des lieux de la société française, sans démonstration ni sociologie à la petite semaine à la Coline Serreau: la crise, la crise toujours recommencée qui prolonge l'adolescence jusqu'aux abords de la quarantaine, la déprime collective et le nouveau désordre amoureux. En passant, rarement «buddy movie» aura si peu sacrifié l'élément féminin sur l'autel douteux de l'«amitié virile»: l'ingénue perverse et l'ex-petite amie devenue confidente sont campées avec la même ironie affectueuse que la cleptomane irrésistible de ***Cible émouvante***.

Entre le comique gros sel (***Les anges gardiens***) et l'humour confit d'oie (***Le bonheur est dans le pré***), on déplore avec raison l'avachissement de la comédie française. On se plaint que le cinéma français «courant» n'est plus ce qu'il était. Eh bien, voici ***Les apprentis***, digne, ému, populaire mais pas vulgaire, subtil mais pas pinailleur. Pas un chef-d'œuvre, non. Simplement un bon film, bien écrit et très bien joué, sympathique et roboratif. Et croyez-moi, comme disait la vieille baderne de ***La règle du jeu***, ça se fait rare. ■

LES APPRENTIS
France 1995. Ré.: Pierre Salvadori. Scé.: Salvadori et Philippe Harel. Ph.: Gilles Henry. Mont.: Hélène Viard. Mus.: Philippe Eidel. Int.: Guillaume Depardieu, François Cluzet, Judith Henry, Claire Laroche, Marie Trintignant, Philippe Girard. 95 minutes. Couleur. Dist.: France Film.